La Fête à Sabaré

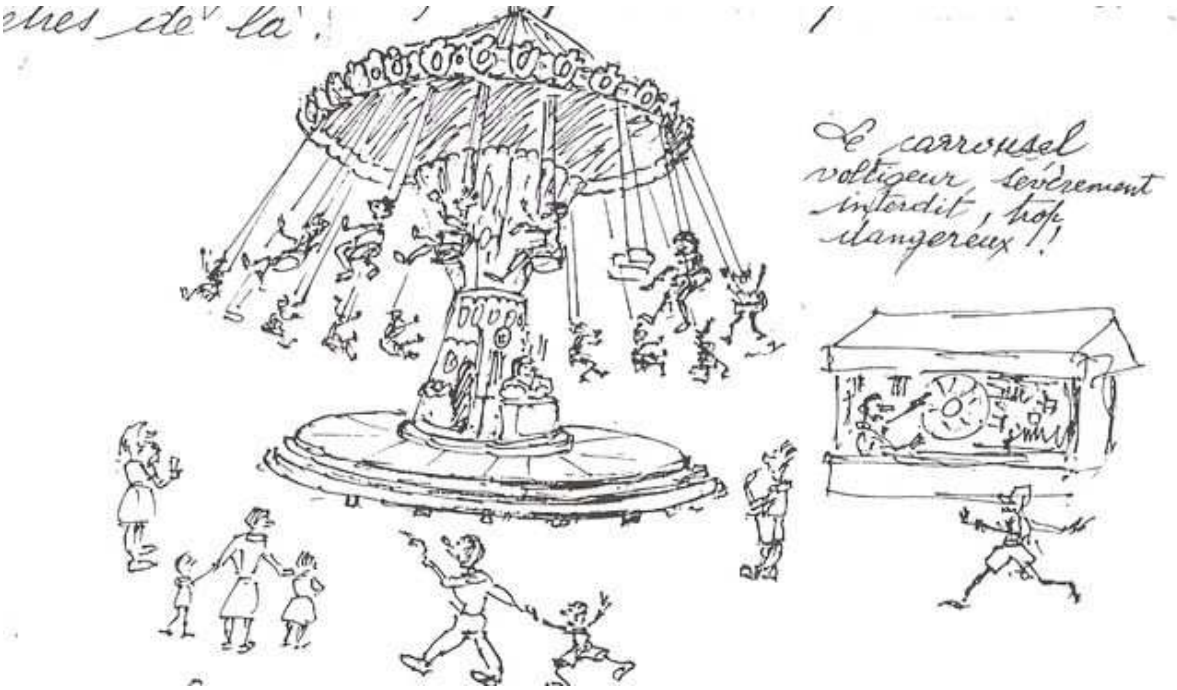
(du livre de Pierre Caberg : Les années Belgique)

Comme je l'ai expliqué déjà, nous passâmes les vacances de 1931 à 1933 à Sarolay habité durant ces années par la tante Marie et l'oncle Julien avec leur fille Christiane.
Les vacances ne semblaient devoir jamais finir. Les courses dans les prés et les bois par beau temps, les bricolages dans l'abatou par temps de pluie, les petites corvées occupaient d'agréables journées.

Un évènement très attendu marquait les vacances : la « fête » à Sabaré.
Fête revêtait un air de joie, à la fois bon enfant et plantureux quelque peu brueghélien, sans vulgarité aucune. Il faut dire que le cadre campagnard et la rusticité de bon aloi des participants avaient pour nous, enfants des villes, un attrait particulier.

Ce jour-là, le Préay connaissait une grande affluence : tous les enfants de Man Génie, leurs conjoints et leurs enfants s'y retrouvaient.
Cela représente 17 personnes auxquelles nous venions encore nous ajouter. C'est assez dire que la petite maison était pleine à craquer et que ça bavardait ferme entre gens qui ne s'étaient pas vus depuis tout un temps.

Heureusement, le temps souvent beau permettait l'extension de la compagnie dans la cour intérieure, commune avec deux autres ménages, dont les Gilliquet.
Le va-et-vient des enfants était incessant entre la maison et le champ de foire qui entourait l'église à quelque trois-quatre cents mètres de là.

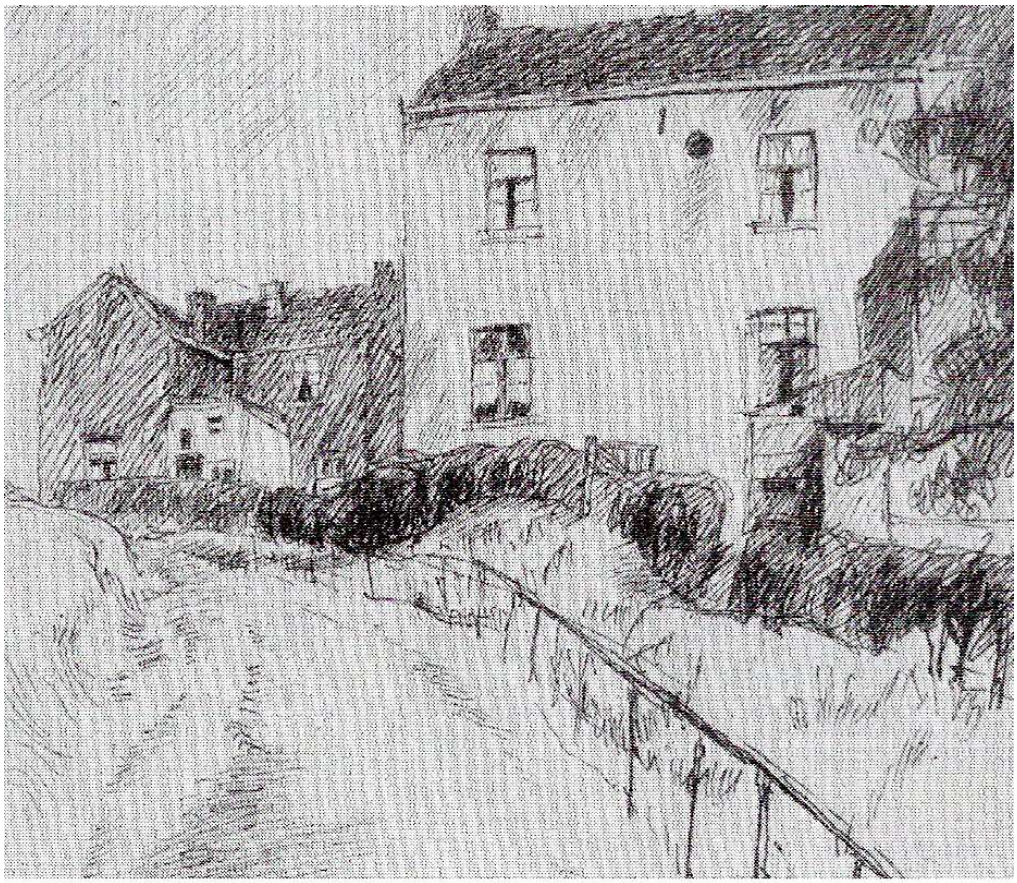


Un beau carrousel galopant, plus un ou deux carrousel-vélos tournaient sans arrêt, mêlant leurs crin-crin discordants. Le carrousel voltigeur, sévèrement interdit, était jugé trop dangereux pour nous.

Pas encore de scooter dans les villages à cette époque. Cette mirobolante attraction nouvelle était réservée à la grande foire d'octobre à Liège.

Une baraque de loterie, avec une roue immense dressée verticalement qu'on faisait tourner, pour désigner le numéro gagnant .
Des échoppes aussi où l'on vendait soit des friandises diverses, soit des petits jouets de pacotille.
Bien entendu, l'inévitable baraque à frites dont on devinait la présence déjà à deux cents mètres par de violents effluves de graisse chaude qu'elle répandait : merveilleuse odeur de la foire !
Une autre baraque, à l'odeur sucrée et vanillée, dispensait des « croustillons », des gaufres, des galettes chaudes.

La chaleur, le tintamarre, la foule…
Tout est concentré sur la petite place et deux cents mètres de route. On en sort assourdi, suant, un peu saoûl, et après quelques centaines de pas, la paix verte des vergers et des haies vous investit soudain, comme une onde fraîche…



Vers 4 heures, on rentre au Prayès où d'immenses tartes au riz et aux prunes nous attendent. On peut en manger autant qu'on en veut, avec d'énormes tasses de café, un café assez transparent mais qui parfume quant même toute la maison.

Le soir, repas brueghélien avec jambon, viandes froides, salade mayonnaise, tartines beurrées…

La journée s’achève par le retour vers Sarolay, à pieds, dans la nuit chaude, le long des haies qui sentent l’été. On peut marcher sans crainte sur la route, on ne sera dérangé par aucune auto malodorante. On ne rencontrera peut-être qu’un dog-car qui s’annonce de loin par le pas du cheval. On a bien le temps de se ranger… Il passe dans une odeur de crottin.

